

<https://www.elcorreo.eu.org/HISTOIRES-ARGENTINES-DES-TOURMENTS-Victoria-Montenegro-historia-de-una-aparicion>

HISTOIRES ARGENTINES DES TOURMENTS Victoria Montenegro, historia de una aparición

- Argentine - Justice - Droits de l'homme -
Date de mise en ligne : samedi 29 mars 2025

Copyright © El Correo - Tous droits réservés

Le répresseur, qui a tué ses parents, se l'est appropriée et elle a vécu pendant 25 ans avec une autre identité. La représentante du Frente de Todos se souvient de son enfance en tant que fille du couple Tetzlaff et du difficile chemin vers la vérité. Victoria Montenegro préside la Commission des droits de l'homme de l'Assemblée législative de la ville de Buenos Aires.



Que fait une fillette de cinq ans qui plonge sans arrêt, erre pendant des heures, les yeux grands ouverts, autour de la piscine d'une caserne militaire ? Que fais-tu en sortant de l'eau après chaque longueur, en courant, en ruisselant, pour te regarder dans le miroir de la salle de bain ? Que fait la fille à chaque tentative obstinée de les ouvrir de plus en plus, jusqu'à leur limite, en espérant que l'eau chlorée imprègne son iris et le change ? Que fait elle lorsque le reflet renvoie toujours la même couleur d'yeux sombres, les veines gonflées et sanglantes à cause des produits chimiques qui maintiennent l'eau pure ?

Peut-être ainsi elle leur ressemblerait. Peut-être ainsi elle lui ressemblerait. À l'homme qui est tout son monde : son père. Qui ne l'est pas.

Cette histoire pourrait commencer lorsque Victoria Montenegro est apparue en elle-même. Lorsqu'elle a retrouvé sa véritable identité au-delà de la confirmation des liens du sang, au-delà de ce qu'a dit la [Banque Nationale de Données Génétiques](#). L'identité complète. Celle qui avait été enlevée quelques jours seulement après sa naissance. Mais avant de redevenir Victoria, elle fut pendant 25 ans María Sol. María Sol Tetzlaff.

Il y avait une petite fille à la peau brune, aux yeux marron, aux cheveux bruns et au nom de famille blond, aux yeux clairs. Comme son père, comme son grand-père. Il y avait une fille qui passait ses étés dans une caserne militaire à Villa Martelli d'abord, à Campo de Mayo, pendant plusieurs années par la suite. Son père vivait pratiquement là et c'était la seule façon pour elle de passer du temps avec lui.

Un père qu'elle idolâtrait et que plaçait au même niveau que Dieu et Saint Martin - « *parce que pour moi il était Dieu,*

la patrie et foyer, donc il y avait Dieu, Saint Martin, qui avait un cheval blanc, et mon père qui était très semblable à Saint Martin et à Dieu ». Avec lui elle arriavait à la caserne, depuis son appartement du quartier de Lugano, très tôt le matin, avant l'aube, avec le froid même si c'était l'été. C'était lui qui la couvrait d'une lourde couverture de laine pour qu'elle puisse dormir un peu plus longtemps avant que le soldat ne frappe à la porte à sept heures : « *Excusez-moi, colonel, le petit-déjeuner de la petite* ». Et elle trouvera une tasse en porcelaine blanche avec du café au lait et des croissants. Ils prendront le petit-déjeuner ensemble et le plaisir commencera.

Il y avait une petite fille qui passait ses journées à jouer à répondre au téléphone dans le « Centre Fixe » de Campo de Mayo, la zone centrale, sous la responsabilité de son père, où arrivaient tous les appels téléphoniques qui devaient être transmis aux différentes divisions de cette caserne de l'armée.

J'ai toujours appris très vite, alors je restais là-bas » en fait, il y avait deux dames qui travaillaient là-bas, et quand j'y allais, elles étaient absentes toute la journée » parce que je voulais répondre au téléphone tout le temps, parce que j'étais une petite fille : « *Centre fixe, bonjour* », « *Bonjour, Centre fixe* » ».

Victoria pose une main sur un récepteur imaginaire, simule sa voix et, avec le souvenir dans son corps, pendant une seconde, elle redevient cette petite fille qui joue à répondre au téléphone au travail de son père. Je me souviens avoir appris à transférer des appels. Les seuls difficiles étaient ceux de la cavalerie car ils avaient un clavier séparé sur la gauche, et il fallait les connecter avec des câbles en fonction de la zone à laquelle on voulait parler. Mais j'y arrivais et j'ai adoré.

Victoria Montenegro est née le 31 janvier 1976. Elle est la fille de Hilda Ramona Argentina Torres et de Roque Orlando Montenegro, tous deux ayant servi dans l'Armée révolutionnaire populaire (ERP). Le 13 février 1976, l'armée a fait une descente à leur domicile. Ils moururent dans l'affrontement et Victoria fut enlevée par le répresseur Herman Tetzlaff, qui était en charge de l'opération.

Et durant l'été, elle nageait pendant des heures dans la piscine de la caserne, seule, sous la garde d'un soldat que son père lui fournissait jusqu'à ce qu'il vienne nager avec elle.

Et là c'était un moment différent de la journée, parce que j'ai l'adorais. Il aimait vraiment nager, alors il sautait du plongeur et nageait, nageait, nageait, et je restais là à l'attendre parce que quand il sortait pour moi, ses yeux étaient encore plus clairs.

Une fillette éduquée avec des idées et des valeurs militaires. Formée à reconnaître les situations dangereuses. Habitée à vivre entouré d'armes ; de les porter, même, sur sa jupe lorsqu'elle se rendait seule à la caserne avec son père.

Le souvenir le plus fort, le premier que j'ai de mon enfance, j'avais trois ou quatre ans, c'est peut-être le petit chemin qui mène à Martelli, le bosquet. Mon « *appropriateur* » était à Campo de Mayo et à Martelli. J'ai ce souvenir des contrôles de sécurité pour entrer dans la caserne et d'une petite fille qui aimait profondément l'homme qui était son père pour elle. Je me souviens d'y être allé à l'aube, quand nous étions seuls, je m'asseyais à côté d'Herman et j'avais toujours un *attaché-case* avec des armes sur mes jambes. Herman m'a appris à identifier les endroits où nous pouvions être pris en embuscade, donc immédiatement, j'avais le réflexe de m'accroupir et d'ouvrir l'*attaché-case* pour que mon père puisse y accéder. Mais c'était un réflexe ; Pour moi qui étais petite, c'était comme un jeu.

– Que vous ont-ils dit à propos de ce qui se passait ? Que te disais Herman de son travail ?

– Il ne parlait pas beaucoup. Il y avait une guerre, c'était très clair. Il y avait une guerre, papa était soldat. Et il y avait des méchants. Nous étions les gentils et les méchants étaient toujours là. Et il y avait un petit livre qui s'appelait « *Y el próximo será usted* » [le prochain sera vous], tout petit, que je connaissais par cœur, où ils indiquaient toutes les mesures de précaution qu'il fallait prendre dans sa maison, avec les lumières, les heures d'entrée et de sortie, être attentif à un véhicule « *même s'il y avait un élément féminin avec un enfant dans les bras* », car soi-disant les subversifs utilisaient leurs propres enfants mais aussi de faux bébés, donc si quelqu'un voyait une femme avec un bébé, il baissait la garde et elle pouvait être un élément subversif. Pour moi les choses étaient très claires. Parmi ces recommandations, il y avait celle d'éviter les endroits où l'on pouvait être pris en embuscade : l'obscurité, l'absence de sortie de fuite, des choses qui étaient déjà intégrées à la vie que l'on menait.

Une petite fille qui, lorsqu'elle veillait tard, malgré son bonheur dans la vie, ressentait à minuit un picotement nerveux dans l'estomac qu'elle ne pouvait pas expliquer, « *le genre de picotement que l'on ressent quand on joue à cache-cache et que quelqu'un est sur le point de nous trouver* ». Un sentiment qui déclenchait toujours la même question : « **Maman : à quelle heure suis-je né ?** ».

Victoria a grandi sous le nom de María Sol Tetzlaff, se croyant la fille de María del Carmen Eduarte et du colonel Herman Tetzlaff, qu'elle adorait.

Vêtue d'un pantalon fuchsia et d'une chemise blanche, assise dans son bureau à l'Assemblée législative de la ville de Buenos Aires, où elle se bat pour des lois qui élargissent les droits - simples et verbeuses - Victoria Montenegro tisse des souvenirs qui lui viennent à l'esprit avec la légèreté et les couleurs des bulles illuminées par le soleil. Elle parle sans relâche, elle les habite. Elle rit.

Son bureau est simple, presque dépouillé : un bureau avec des chaises, une table ronde avec des chaises à côté, et sur le bureau une photo d'elle avec Cristina Kirchner. Devant la porte de son bureau, une antichambre plus grande avec des postes de travail où son équipe discute – naturellement – de lois. Une nouvelle est arrivée, que faut-il pour qu'elle sorte ? De combien de votes avons-nous besoin ? Quand le vote aurait-il lieu ? De l'autre côté de cette porte, l'entrée, une affiche en défense de l'Université publique que soutiennent certains parlementaires

Deux portes plus loin, Victoria continue de raconter l'histoire de María Sol, son *alter ego* dans la tromperie.

Elle *ne* le fait pas avec ressentiment, rancœur ou apitoiement sur elle-même, mais avec une énorme empathie pour cette autre personne qui était elle-même ... mais pas. Avec tendresse pour l'innocence de cette fille qui voulait ressembler à quelqu'un de sa famille ; qui aimait tellement son père qu'elle croyait à la chose la plus improbable : qu'elle, avec ses traits nordiques, sa peau brune, ses yeux et ses cheveux foncés, qui était d'ailleurs affectueusement surnommée « *negra* » par Herman Tetzlaff, de celui qui se l'est appropriée, ressemblait en réalité à son grand-père Erwin, le père d'Herman qu'elle n'avait jamais rencontré. Victoria a le don de regarder María Sol et de comprendre qu'elle était une victime.

– Quand j'étais en crise parce que je me demandais : « *À qui est-ce que je ressemble ?* » « *Parce que je n'ai ni les yeux, ni la peau, ni les traits de personne* », mon appropriateur m'a dit : « Tu ressembles beaucoup à ton grand-père Erwin Tetzlaff ». Ma grand-mère Luisa, la mère d'Herman, s'est séparée quand ma tante et lui étaient petits, mais elle a toujours été amoureuse du père de ses enfants et avait une photo qu'elle chérissait. Même sur la photo en noir et blanc, qu'elle m'a montrée à plusieurs reprises, on voyait ses yeux turquoise tant aryen qu'il était – se souvient Victoria en riant. Mais ma mère me disait aussi : « Tu ressembles à ton grand-père Erwin, qui était un Allemand du Nord, un Moro [Maure] », alors je me suis dit : « **Moro, morocha** » [brune]. « *Ok, c'est bon* », disais-je, et je m'accrochais à ça.

Mais elle n'était pas entièrement convaincu. Parce qu'elle n'arrêtait pas de demander, sous le regard de peur glacée de María del Carmen, Mary, son appropriatrice : « **Maman, à quelle heure suis-je née ?** ».

La réponse était toujours un récit épique.

– María Sol est née le 28 mai 1976. J'allais m'appeler María Soledad parce que ma mère était María del Carmen, ma sœur María Fernanda et j'allais m'appeler María comme elles et Soledad parce que j'étais restée seule. Mary trouvait cela très triste, alors ils m'ont appelé María Sol. Et en réalité, j'aurais dû naître le 29 mai, qui est le jour de l'Armée Argentine, mais ils m'ont fait naître le 28. Alors la suite c'était : « *Maman, à quelle heure suis-je née ?* ». « *Tu es née le 28 mai lors du défilé de la Journée de l'Armée. Nous étions au défilé, à San Isidro, Papa était le chef. Alors Papa passe, - imagine-toi petite, et que quelqu'un te dit « Papa passe dans le défilé » - avec le drapeau argentin. Et quand ton père passe, je perds les eaux. Papa descend - parfois il descend d'un char, une autre fois du cheval - et il m'enveloppe* » et je suis presque né au milieu du drapeau argentin dans un dispensaire de San Isidro, parce que María Sol est née dans une clinique de San Isidro, en urgence.

La véritable histoire fut nettement moins celle d'un film épique. Plutôt celle d'un film d'horreur.

Hilda Victoria Montenegro est née le 31 janvier 1976 à l'hôpital Israelita de Buenos Aires. Enlacée par sa mère, Hilda Ramona Argentina (« *Chicha* ») Torres, de Salta, et son père, Roque Orlando (« *Toti* ») Montenegro, de Salta aussi, tous deux militants de l'*Armée révolutionnaire populaire* (ERP). Le 13 février, alors qu'elle n'avait que 13 jours, alors que le gouvernement de María Estela Martínez de Perón était encore en fonction dans le pays, une opération militaire dirigée par le colonel Herman Tetzlaff a fait irruption dans la maison où ils vivaient dans la province de Buenos Aires, a kidnappé et assassiné ses parents et l'a emmenée.

Victoria a disparu. Peu de temps après, María Sol Tetzlaff est née.

– [Mary, mon appropriatrice] me donnait toujours la même réponse. Parfois, le cheval était plus gros, le char était plus grand, le bataillon à l'arrière était plus long, mais papa était toujours devant. Et évidemment, il y avait une question épique qui était belle mais qui ne me satisfaisait pas parce que je demandais toujours la même chose. Jusqu'à l'âge de 9 ans environ, où je me suis résignée à cette venue au monde.

María Sol a grandi en croyant être la fille du colonel Herman Antonio Tetzlaff, du [601e Bataillon de Renseignement de l'Armée](#), et de son épouse, María del Carmen Eduarte. Avec une sœur de dix ans plus âgée, Fernanda, qui avait également été adoptée illégalement mais qui n'était pas la fille de personnes disparues. Et élevée avec amour par une domestique, Lina, à qui Tetzlaff avait également donné un bébé approprié qui retrouverait son identité : Horacio Pietragalla Corti.

Elle a grandi avec des sensations qu'elle ne pouvait pas expliquer, « *des odeurs qui me ramenaient à des souvenirs que je ne trouvais pas, mais qui étaient là, elles m'emmenaient à des moments qui me procuraient une sensation étrange mais qui n'avaient pas leur place dans la vie de María Sol* ». Avec des questions auxquelles elle trouvait des réponses qui ne la satisfaisaient pas, comme sa venue au monde ou à quel membre de la famille elle ressemblait, mais sans aucun doute sur le fait qu'elle était la fille biologique du couple Tetzlaff.

– C'est toujours très difficile à expliquer. Il y avait un vide qu'Herman a comblé avec beaucoup d'idéologie. Il me faisait asseoir et me donnait un aperçu de son travail, de la guerre, de ses valeurs, de sa famille. Il y avait tellement de formation idéologique qu'elle semblait tout remplir, tout le reste étant secondaire.

Tout le reste.

Une nuit, alors qu'elle était petite, Victoria, qui s'appelait María Sol, l'a réveillé en hurlant et en tremblant parce qu'un cauchemar l'avait effrayée, et il avait attrapé son arme et il l'avait pointée. « *Comme un réflexe. C'est à ce moment-là que j'ai su que peu importe le cauchemar que j'avais, je ne devais pas aller le réveiller* ». Lorsqu'ils rentraient à leur appartement du quartier de Lugano et montaient dans l'ascenseur, il avait avec elle à un jeu qui consistait à lui attraper par le cou pendant « *une seconde* » - « *il avait une main énorme* » - en lui serrant la gorge et en la déplaçant de telle sorte que ses mots soient coupés. Lorsqu'elle était adolescente et qu'il a vu pour la première fois son petit ami, Guti, un garçon du quartier, le mari de Victoria à ce jour, il a failli le tuer.

Aux yeux de María Sol Herman, il était « *un papa géant, un papa de 2 mètres et 150 kilos* ». Quand elle a commencé à sortir avec Gustavo, elle avait 15 ans et lui 21.

– Il [Herman] nous voit ensemble. Mon beau-frère et un groupe d'amis étaient également là, à proximité. Herman est juste descendu, nous a vus, a attrapé Guti par le cou, à ce moment-là mon mari pesait 60 kilos max. Il l'a amené dans le bâtiment, l'a mis contre le mur â€”je lui ai dit : « *S'il te plaît, lâche-le, papa* »â€”, il l'a soulevé à sa hauteur et cette fois-là j'ai été très impressionné parce qu'il l'avait pris avec sa main et avec son pouce il le serrait à peine, comme ça, très lentement â€”Victoria ouvre sa main et fait un très léger mouvement avec son pouce montrant la subtilité et la précision avec laquelle son appropriateur pressait le cou de Gustavoâ€”. Guti était violet, très violet... À un moment donné, ses jambes ont commencé à bouger comme si j'étais en train de faire des convulsions, il ne pouvait plus respirer. Et j'ai vu comment il desserrait très lentement son pouce – de sa main géante - à peine, et il respirait. Et très lentement, il le serra à nouveau. Il à peine s'il le touchait. Je me suis dit : « *Il va le tuer* ». Il l'a levé et il l'a jeté. Il l'a fait voler jusqu'à la grille, cela devait faire au moins quatre mètres. Au milieu de tout cela, je suis sorti en courant pour chercher son frère. Ils étaient tous partis ! Ils l'avaient laissé seul ! Il riait. Quand Guti est parti, comme il a pu, j'ai commencé à pleurer, et Herman m'a dit : « *Est-ce que tu l'aimes ?* » J'ai dit : « *Oui* ». « *Eh bien, si tu l'aimes, quitte-le car il finira par flotter dans le Riachuelo* ». Parce qu'il n'en voulait pas pour moi.

Mais cette fois, Victoria n'a pas obéi. Elle et Gustavo continuaient à se voir en secret, échangeant clandestinement des lettres par l'intermédiaire de Lina, l'employée qui s'occupait d'elle avec amour et l'élevait, car Mary, son appropriatrice, avait eu un accident vasculaire cérébral quand elle avait 13 ans et était en fauteuil roulant. Lina était complice de cet amour qui a duré secrètement un peu plus d'un mois jusqu'à ce qu'Herman les revoie ensemble.

– J'avais quitté la gym plus tôt et Guti avait un bouquet de fleurs à la main. Quand il vit Herman, il devint blanc. Je me suis dit : « *ça y est, il le tue* ». Et Guti lui a dit : « *Bonjour, monsieur* ». Mon père était quatre fois plus grand que mon mari. Il nous a regardé du coin de l'œil : « *Bon après-midi* ». Et à partir de ce moment-là, il s'est résigné et nous avons pu devenir un couple.

Mais c'était une chose de sortir avec quelqu'un et une autre de lui dire que j'étais enceinte, à 15 ans.

Lorsqu'elle l'a vu pour la première fois, Victoria, qui était alors María Sol, a su qu'il allait être le père de ses enfants. Elle avait 13 ans, Gustavo 19. Il vivait à Lugano. C'était un jeune garçon qui sortait danser « *et revenait chaque jour avec une fille différente* ». Elle, une préadolescente, fille d'un colonel, qui l'espionnait avec les jumelles de son père et pleurait en le voyant avec d'autres comme s'il la trompait. Il ne l'avait pas encore vue. Deux ans plus tard, ils attendaient leur premier enfant.

Gustavo avait peur. « *À cette époque, nous avions le FAL et le 45 dans la commode, un petit sac vert rempli d'armes, et un pistolet sur la table de nuit, c'était toujours comme ça, depuis aussi longtemps que je me souviens* ». Mais lorsqu'elle a dit à l'homme qu'elle pensait être son père qu'elle était enceinte et déterminée à avoir le bébé,

Herman lui a demandé : « *Mais veux-tu te marier ?* » Parce que si tu ne veux pas te marier, je m'occuperai du bébé. Victoria, qui alors s'appelait María Sol, voulait se marier. Deux semaines plus tard, elle et Gustavo sont devenus mari et femme.

Le texte transformé a été copié dans le presse-papier : il ne vous reste plus qu'à le coller (Ctrl-V) dans SPIP. Bonne chance !

– Et à partir de là, je crois que tout ce que mon mari a de bon en tant que père, avec toutes les contradictions que cela comporte, il l'a appris d'Herman.

Lorsque Victoria, qui s'appelait alors María Sol, annonça à Herman qu'elle était enceinte et qu'elle se mariait, « l'affaire explosa ». C'était en 1991, elle avait 15 ans mais elle avait été prévenue. Six ans plus tôt, à l'âge de 9 ans, il y avait eu un avertissement.

Il fut un temps où j'accompagnais Herman au palais de justice de San Martín. Je me suis assis avec lui, je me souviens que le juge avait beaucoup insisté pour que « *la petite aille devant avec le greffier* » et Herman lui a dit qu'il « *n'y a rien dont je ne puisse pas parler devant ma fille, car je connais très bien les bœufs avec lesquels je laboure* ». Là, le juge a sorti un dossier et lui a dit que *les vieilles* faisaient des histoires. Soyez rassuré, « *mon colonel* ».

J'ai toute la scène en tête, même les plantes, le jardin, le fauteuil, le bureau. La chaise était à droite du juge et à gauche de mon père « appropriateur », et le dossier était rose. Les années passent, les années passent. Il avait toujours eu de nombreuses relations dans le milieu judiciaire, je le savais, jusqu'à ce que l'affaire éclate en 1991.

Lorsque le juge Roberto Marquevich a pris en charge l'affaire Herman, il a compris ce qui allait se passer. Il venait mastiquant les jours de mauvaise humeur et d'humeur colérique. Il s'est assis avec sa femme et sa plus jeune fille et leur a dit « *qu'il y a une affaire dirigée par un Montonero, qu'il y a une banque (de données) fausse dirigée par l'Internationale Communiste et que de temps en temps, ils font apparaître soi-disant un fils de la subversion qui est avec des gens de l'armée* ».

Et là, j'étais en mode ado, et je me suis tout de suite réorganisée. Je me souviens lui avoir dit que quoi qu'il arrive, je resterais avec lui. Et que lui me dise juste quoi faire. Et un moment différent a commencé.

Victoria, qui était encore María Sol, ne croyait rien de la plainte qui la concernait. « J'étais convaincue que tout était un mensonge : la Banque était un mensonge, les Grands-mères étaient un mensonge, les personnes disparues étaient toutes en Europe ». La seule chose qui comptait pour elle était de sauver l'homme qu'elle pensait être son père.

À cette époque, les Grands-mères de la Place de Mai avaient intenté une action en justice accusant Tetzlaff, qui avait participé à plus de 1 000 opérations d'enlèvement et de disparition, de l'enlèvement de Victoria et de Horacio. *La Banque Nationale de Données Génétiques* [1] était déjà opérationnelle et un avocat a recommandé à Victoria, qui était encore connue sous le nom de María Sol, de se faire une prise de sang. Elle avait 16 ans et était déjà mère de Gonzalo, son premier enfant, qui était un bébé.

- L'avocat nous a dit : il y a une plainte, rien n'allait se passer, il n'y avait aucune chance que mon père soit arrêté, alors il a suggéré que la meilleure chose à faire, pour ne pas faire obstruction à la justice, était de faire une prise de sang. Je suis allée avec Gonci, nous avons fait une prise de sang. Pour moi c'était ça.

En 1997, les Grands-mères de la Place de Mai ont lancé une action pénale, convaincues que le vol de bébés lors du Terrorisme d'État faisait partie d'un plan systématique. Ce procès, qui s'est terminé en 2012, a créé un précédent international et a été l'un des plus importants dans le domaine des droits de l'homme.

Avant tout cela, dès le début, Tetzlaff était sur les nerfs. Sa mauvaise humeur et son irritabilité étaient revenues. Victoria, qui s'appelait alors toujours María Sol, ne comprenait pas ce qui lui arrivait.

– Et une fois, j'étais avec ma sœur et je lui ai dit : « Papa est impossible ». Et elle me dit : « D'accord, mais il faut que tu comprennes, papa va aller en prison ». « Mais non, papa ne peut pas, tu dis des bêtises ». « Non, gorda », ma sœur m'appelle toujours gorda [grosse], « papa va aller en prison, tu dois le savoir ». Je me perçois comme une Allemande, donc je suis la négation faite humaine.

Victoria n'oublie pas : l'après-midi du 2 décembre, la veille du jour où le couple Tetzlaff célébrait un nouvel anniversaire de mariage, la brigade San Isidro frappe à leur porte.

– Je me souviens du chien qui aboyait et soudain, je ne peux pas te décrire ce que ce fut. La police est entrée et l'a emmené. Ils emmenaient mon père. Je me souviens qu'il m'a laissé son arme à garder, à entretenir. Ce jour-là et le jour où je suis « apparue » ont été les plus **énormes**.

Victoria, qui était toujours María Sol, s'efforçait de ne pas s'effondrer. Elle s'en est voulu. Comme une image au ralenti, image par image, elle se voyait, encore et encore, offrir son bras, donner son sang à la Banque nationale de données génétiques : « Je l'ai livré », pensait-elle.

Le lendemain, elle se rendit en fureur au bureau du juge Marquévitch, prête à en découdre « avec tout ce qui bougeait ». Elle n'aurait jamais imaginé que ce jour diviserait sa vie en deux.

Là, ils m'ont informé que l'analyse qu'ils avaient faite avait révélé que je n'étais pas à 99,9% la fille du couple Tetzlaff. La secrétaire du juge me le dit. Je fus très difficile, aujourd'hui je dois l'accepter. Je me souviens que je voulais juste tout casser. Je me souviens qu'ils m'ont donné un dossier, un fichier, je le jette sur la table et je dis : « Je garde mes 0,01 % ».

Victoria, qui venait d'apparaître à l'intérieur de María Sol bien que María Sol ne puisse pas encore la voir, l'a nié. María Sol a fait valoir des arguments qu'elle avait intériorisés : « Vous savez très bien que cette banque [de données génétiques] n'est pas réelle, qu'elle est financée au niveau international et nous n'allons pas rester comme ça, nous allons demander des contre-preuves ». Elle a exigé de voir Herman avant qu'il soit transféré à la prison de Caseros. Quand elle le vit menotté, son sang bouillant s'apaisa et elle se calma.

- J'ai pleuré quelques secondes seulement parce qu'il m'a regardée et m'a dit : « Ne pleure pas. Tu ne dois pas faiblir face à l'ennemi ». Puis j'ai ravalé une telle angoisse que je me souviens avoir eu mal à la gorge. Mais je savais que j'étais préparée depuis toute petite à ce moment-là et que je devais montrer à mon père que j'en serais capable. Je me souviens qu'il m'a demandé d'acheter un bouquet de fleurs à ma mère pour l'anniversaire, de prendre soin de la famille, des enfants – j'en avais déjà deux, Gonci et Sebas – « qu'il fallait être forte ». Il m'a dit qu'un de ses amis allait m'appeler, que je devais être attentive. Et avant qu'ils ne l'emmenent, je lui ai dit : « Papa, ne t'inquiète pas, je vais demander la contre-preuve ». Et il m'a regardé et il m'a dit... « Non, negra ».

Victoria a appris qu'elle n'était pas la fille du couple Tetzlaff en 1997. Trois ans plus tard, en 2000, il a été confirmé qu'elle était la fille de Hilda Ramona Torres et Roque Orlando Montenegro, disparus pendant la dernière dictature

militaire. Il lui faudra encore plusieurs années pour digérer la vérité et accepter sa nouvelle identité.

À partir de ce moment-là, cela ne s'est plus arrêté. Elle n'avait pas encore pris le temps de réfléchir au sens des paroles d'Herman, à son refus de demander un nouveau test sanguin. La seule implication pour elle était qu'elle devait trouver une autre stratégie pour le libérer ; Sa vie a commencé à tourner autour de la façon de le faire sortir de prison. Cela a bouleversé son monde, elle s'est battue avec chaque personne trouvée sur son chemin, a reçu l'appel qu'elle attendait, du procureur Romero Victorica, un ami de Tetzlaff, qui lui a mis à disposition un cabinet d'avocats, et, trois mois plus tard, avant Pâques, Herman a été libéré.

Fin 1999, Victoria a reçu une nouvelle convocation du juge Marquevich pour faire prélever à nouveau son sang pour la Banque de données génétiques car il fallait le comparer à cinq autres groupes et l'échantillon dont ils disposaient n'était pas suffisant. Elle a refusé.

– Je ne me souviens plus de mes arguments, je le jure par mon petit-fils, mais je sais que j'ai été très ferme et que la Chambre a interdit au juge Marquevich, le 31 décembre, de me prélever à nouveau du sang. Je me souviens qu'Herman m'attendait dans un bristrot près du palais de justice, et je lui ai apporté le jugement. Je le lui ai remis comme quelque chose que je devais faire, lui montrant que nous avions réussi à les arrêter, et c'était la première fois que je ressentais une profonde contradiction et je me suis dit immédiatement : tu ne sauras jamais rien . Pour la première fois, j'ai eu l'impression qu'il me trahissait, mais cela a duré deux secondes parce qu'il y avait un sens du devoir et j'avais fait ce que j'avais à faire. En 2000, la Banque nationale de données génétiques a introduit un nouveau mécanisme et avec le peu de sang qui restait, je suis apparue.

Victoria, qui savait qu'elle n'était plus María Sol mais ne voulait pas l'accepter, fut à nouveau convoquée. Ni le juge ni ses secrétaires, car elle s'était disputé avec tout le monde, mais c'est une femme nommée Rosario qui lui a dit qu'ils avaient trouvé le type biologique avec lequel elle avait une correspondance. Elle avait 25 ans. Ses mains tremblaient tellement que le café qu'on lui avait servi commençait à se renverser. Avec les preuves devant elle, elle refusait de croire. Jusqu'à ce qu'elle demande : « *À quelle heure on suppose que je suis née ?* ».

Et elle me dit : « *Regarde, ton acte de naissance, n'est pas là, mais ta famille dit que tu es né à l'aube* ». Et tu sais que pour moi, la confirmation qu'elle m'a donnée sur ma date de naissance était la vérité. J'étais ça. En partant, j'ai dit à mon mari : « *C'est confirmé, je suis une fille de la subversion* ». J'avais l'impression que tout mon sang était sale. C'était énorme parce que j'ai pleuré et j'ai dit : « *Papa s'est battu contre la subversion, il s'est battu contre cette saleté et mon sang est sale, mon père ne m'aimera plus* ». Mon père était mon monde et tout le reste venait de ce monde. Ma seule crainte était : « *Mon père ne m'aimera plus* » .

De retour chez elle, sous une bruine glaciale d'août qui lui transperçait les entrailles, elle se rendit dans l'appartement de ses appropriateurs, voisin de celui où elle vivait avec son mari et ses deux enfants. Herman faisait une sieste, elle l'a réveillé et lui a dit qu'ils avaient trouvé son type génétique. Tetzlaff soupira et répondit : « *Dieu merci, negra* », il lui dit le faux nom que sa grand-mère maternelle utilisait et dit : « *Cette fille de pute, je l'ai beaucoup cherchée* ». Il lui a raconté toute l'opération au cours de laquelle il a assassiné ses parents et l'a enlevée.

– Il m'a dit qu'il était responsable de l'opération, que l'ordre était, comme toujours, de tuer l'ennemi, qu'il y a eu un affrontement et qu'il a tué l'ennemi. J'essayais de digérer ça petit à petit, je me suis dit : « *Eh bien, papa le savait et il m'aime toujours, d'accord, réglons ça* ». Je lui ai dit : « *Tu es comme un ange qui avait la capacité d'élever l'enfant de l'ennemi comme le sien* ».

Après avoir tué ses parents, Tetzlaff avait laissé Victoria au Commissariat de Police de San Martín, où il était allée la chercher peu de temps après.

« Mary m'a raconté deux jours plus tard qu'ils étaient allés dans un petit bureau où nous étions un groupe de bébés, nous étions dans des berceaux, nous étions pris en charge par des religieuses d'une congrégation de Morón. Et la religieuse lui a proposé un garçon blond aux yeux bleus, plus en accord avec le couple, et puis elle m'a dit : « *Alors tu peux être fière, ton père a dit : ' La negrita est ma fille' et il a décidé de te garder* ». Elle dit qu'ils sont sortis et qu'ils m'ont enlevé tous mes vêtements : « *Nous ne voulions pas que tu aies quoi que ce soit qui te rappelle ton passé. Nous t'avons baptisé à Campo de Mayo et avons fait de toi une personne* ».

Lorsqu'elle a finalement réussi à s'assumer comme Victoria, elle a retrouvé sa famille biologique et elle est devenue une fervente militante des Droits de l'Homme. Elle est députée de la ville de Buenos Aires depuis 2017, où elle défend la protection et l'expansion des droits et la lutte pour la vérité, la mémoire et la justice.

Le Palais du parlement de Buenos Aires, l'un des plus grands bâtiments de la ville de Buenos Aires, est magnifique. Un monument national situé dans le centre historique. Avec sa façade imposante, ses escaliers, ses colonnes et ses lustres ornés qui illuminent ses salles d'une beauté extraordinaire. Là, la représentante du *Frente de Todos*, Victoria Montenegro, préside la Commission des Droits de l'Homme.

« En 1984, nous avons appris l'existence de Victoria lorsqu'une de ses tantes a porté son cas aux Grands-mères de la Place de Mai. À cette époque, c'était une jeune fille dont l'identité avait été falsifiée par un répresseur de la dictature et sa femme. Seize ans d'impunité se sont écoulés jusqu'à ce que nous puissions confirmer, grâce à des tests génétiques, que la jeune femme enlevée était la fille d'Hilda et de Roque », écrit la présidente des Grands-mères de la Place de Mai, Estela Barnes de Carlotto, dans le prologue du livre « [Hasta ser Victoria](#) » (Éditions Marea, 2020), dans lequel Victoria partage le témoignage de sa vie.

« La jeune Victoria, déjà mère », poursuit Estela, « a commencé à découvrir l'histoire de ses parents, leurs origines et leur combat, et à assumer et recréer l'identité dont ils avaient tenté de la dépouiller. (...) Avec courage et intelligence, soutenue par l'amour de ses proches, elle a pu mesurer les dommages que le terrorisme d'État lui avait infligés, à elle et à sa famille. (...) Victoria a transformé sa douleur en militantisme. L'espoir d'un pays plus juste, plus égalitaire et plus inclusif l'a poussée à s'engager et à se consacrer pleinement à la politique, toujours aux côtés des pauvres et des démunis. Elle s'est également engagée dans la recherche de ses frères et sœurs et est devenue membre de la grande famille des Grands-Mères ».

Il lui a fallu de nombreuses années et beaucoup d'aide pour accepter son identité. Dire adieu à María Sol pour faire place à Victoria.

C'est comme sortir d'un labyrinthe où vous posez vous-même les pièges. Comment se purifier de tant de folie et de tant de haine naturalisée ? D'une formation idéologique qui va à l'encontre de votre propre existence. Puis, la vérité, mais une vérité qu'il faut commencer à digérer. Il n'y a pas eu d'opération spéciale cette nuit-là, il y a eu des tourments. Cet endroit où vous couriez et jouiez dans la piscine était à quelques mètres de l'endroit où ils torturaient les gens pendant que vous, qu'ils ont également torturé, étiez là. Alors, comment faire pour purifier et comprendre que c'est votre vie même si vous n'y avez pas vécu et accepter vos origines totalement différentes ? Victoria se demande.

Sans s'arrêter, elle parle. Se raconte. Se purge.

– Non, il n'y a pas eu de défilé militaire, et tu n'es pas non plus née enveloppée dans le drapeau de l'Argentine. Tu es née durant la clandestinité de ta mère pendant que ta grand-mère était en prison, pendant que ta tante disparaissait, pendant que ton oncle disparaissait, pendant que ta vraie famille se vidait de son sang de toutes parts. Alors comment at-elle te retrouves avec cette jeune fille de 18 ans, [sa mère, Chicha], qui était une femme prête à

donner la vie. Comment unir ces deux vies si différentes ? Et là il faut, du moins pour moi il fallait accepter la contradiction. Non, ce n'est pas comme s'ils m'avaient soudainement donné ça et que j'avais toujours été Victoria. Bien sûr que non. En fait, je mentirais si je disais qu'il ne reste rien de María Sol.

Une fois que María Sol a réussi à interioriser Victoria, il n'y avait plus de retour en arrière possible.

Peut-être qu'une petite fille qui a aimé follement ne peut pas faire sortir l'amour de son corps. La petite fille qui a nagé les yeux grands ouverts sous l'eau pour voir si elle pouvait éclaircir sa couleur et ressembler à l'homme de sa vie, porte des milliers de projets de loi pour accroître les droits, des milliers de batailles pour les défendre. Depuis que Victoria est Victoria, elle fait tout pour être différente d'eux. De lui.

SI VOUS AVEZ DES DOUTES SUR VOTRE IDENTITE ET PENSEZ ETRE LE FILS OU LA FILLE DE PERSONNES DISPARUES,

contactez le 0800-222-CONADI (266234) ou par e-mail à : conadi@jus.gov.ar

[Ariana Budasoff*](#) pour [Infobae](#)

[Infobae](#). Buenos Aires, le 19 janvier 2025.

*[Ariana Budasoff](#), diplômée en Communication Sociale, spécialiste en Journalisme Narratif et étudiante en Master en Communication et Droits Humains. Ses articles, chroniques et reportages ont été publiés dans des médias argentins et latinoaméricains tels que *Gatopardo*, *Vice*, *Infobae*, *Página 12*, *RED/ACCIÓN*, *Cosecha Roja*, *Tiempo Argentino*, entre autres. Membre du jury du Prix Gabo 2020. Elle est actuellement rédactrice de la newsletter d'Infobae et auteur de la newsletter sur le genre, le féminisme et la diversité, Jusqu'à là

Traduit de l'espagnol pour [El Correo de la Diáspora](#) par : Estelle et Carlos Debiasi

[El Correo de la Diáspora](#). Paris, le 29 mars 2025.

Cette création par <http://www.elcorreo.eu.org> est mise à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 Unported](#). Basée sur une œuvre de www.elcorreo.eu.org

[1] La [Banque nationale de données génétiques](#) est une institution argentine chargée d'obtenir et de conserver des informations génétiques pour déterminer les cas de filiation des enfants de personnes disparues, qui ont été enlevés avec leurs parents ou sont nés pendant la captivité de leur mère.